

## Culture



# Margaret J. WIENER, *Visible and Invisible Realms : Power, Magic, and Colonial Conquest in Bali*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1995, 445 pages (broché)

Jean-François Guermonprez

Volume 16, Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1084109ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1084109ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

### ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Guermonprez, J.-F. (1996). Review of [Margaret J. WIENER, *Visible and Invisible Realms : Power, Magic, and Colonial Conquest in Bali*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1995, 445 pages (broché)]. *Culture*, 16(1), 105–106. <https://doi.org/10.7202/1084109ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

plutôt que « métis » ou, à tout le moins, « half-breed ».

Tout compte fait, il faut féliciter et remercier le professeur Rouland pour l'importante contribution qu'il a apportée à l'avancement de l'anthropologie du droit en nous offrant cette synthèse, en quelque sorte, des rapports réciproques qui existent entre le droit et l'anthropologie.

Margaret J. WIENER, *Visible and Invisible Realms : Power, Magic, and Colonial Conquest in Bali*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1995, 445 pages (broché).

Par Jean-François Guérmonprez

Centre National de la Recherche Scientifique

Le voyageur de passage ne verra probablement dans Klungkung qu'un bourg sans importance, illustration banale d'une certaine tristesse des tropiques qui n'a pas épargné Bali. Pourtant, Klungkung est un haut lieu de la mémoire balinaise. Ce fut le centre des centres, le royaume suprême de l'île qui en comptait huit au début 19e siècle. « Suprême » en quel sens ?

Margaret Wiener s'attache à répondre à cette question dans le même mouvement qu'elle reconstruit l'histoire des contacts entre Hollandais et Balinais au cours du 19e siècle. Histoire dont le dénouement fut, un jour d'avril 1908, « la fin » (puputan) de Klungkung, en l'occurrence la mort volontaire et ritualisée du roi et de son entourage immédiat, hommes, femmes et enfants. Auparavant, depuis la visite du premier émissaire hollandais en 1817 jusqu'à « la destruction du monde » en 1908, l'auteur retrace la succession de malentendus qui marquèrent les relations entre les deux parties et finirent par éroder le prestige et l'autorité des souverains de Klungkung. Longtemps les Hollandais n'eurent d'autre but que de parvenir à établir à moindre frais, et donc sans coup férir, leur suzeraineté sur Bali. Avant de négocier un « traité d'alliance », il était crucial de savoir qui détenait le pouvoir dans cette île alors mal connue. La multiplicité des rois était évidemment un obstacle, qu'il semblait toutefois possible de contourner dans la mesure où les autres royaumes disaient reconnaître la prééminence de Klungkung. Il semblait donc judicieux d'exercer une pression politique sur le roi des rois, en supposant que son allégeance entraînerait celle de l'île

tout entière. Wiener tire le meilleur parti d'une documentation fragmentaire pour suivre sur près d'un siècle les hésitations, les errances et les frustrations d'une diplomatie coloniale, qui dut à plusieurs reprises recourir à la force pour parvenir à ses fins. Au tournant du 20e siècle, les Hollandais, déjà maîtres du nord de l'île avaient eu le loisir d'observer que le roi de Klungkung ne régnait pas vraiment sur Bali et qu'il n'était pas même toujours en mesure de se faire obéir au sein de son propre royaume. Ils conclurent à l'impuissance politique de Klungkung, à tort selon l'auteur qui montre combien Hollandais et Balinais avaient une conception différente du pouvoir politique.

Du point de vue balinais, la suprématie de Klungkung ne se mesurait pas selon des critères de commandement ou d'obéissance. Elle ne se mesurait pas davantage au nombre de guerriers que le roi pouvait mobiliser, ni à l'étendue du territoire contrôlé. Elle trouvait sa source dans le monde invisible, dans les liens du roi avec le temple le plus important de l'île, dans la possession d'armes magiques et dans une ascendance dynastique se confondant avec l'origine de la société balinaise. Ici, l'approche historique de Wiener éclaire la question anthropologique, encore mal résolue, de la nature de la royauté à Bali. L'auteur corrige, le plus souvent implicitement, l'interprétation de C. Geertz qui, dans son ouvrage *Negara*, projette sur Bali l'image orientaliste de la royauté divine en Asie du Sud-Est. Certes, le roi est d'une certaine façon divin puisqu'il tient son pouvoir des forces invisibles – dieux, esprits et démons – dominant le monde. Mais il est beaucoup plus un magicien, usant de son pouvoir surnaturel pour protéger son royaume, qu'un centre exemplaire, une icône immobile offerte à l'adoration de ses sujets.

À cet égard, un événement survenu au cours de l'expédition militaire de 1849 est particulièrement révélateur. Afin d'effacer l'humiliation de la déroute de l'année précédente, Batavia avait cette fois mobilisé une force de 12 000 hommes, commandée par le général Michiels, un vétéran des guerres coloniales. Après une journée de combats, l'armée hollandaise s'était arrêtée à Kusamba, au bord de la mer, non loin de Klungkung. Dans la nuit les Balinais attaquèrent le camp et le général Michiels reçut dans la cuisse une balle de gros calibre. On le transporta à bord d'un navire de l'expédition, où il fut amputé d'une jambe. Quelque temps plus tard, il mourut. Les Balinais de la région de Klungkung ont gardé le souvenir de ce

général, qu'ils appellent plaisamment Monsieur Sept Étoiles. La tradition orale attribue sa mort à une balle qui portait un nom personnel masculin, I Seliksik, comme les autres armes magiques en possession du roi de Klungkung. Cette balle, dit-on, veillait sur le royaume, et s'en allait de son propre chef éliminer les ennemis qui pouvaient le menacer. Aussi lui arrivait-il de disparaître de la pochette où elle reposait normalement, puis de reprendre sa place, tout ensanglantée, une fois sa tâche accomplie. Selon certaines versions, l'efficacité de I Seliksik tenait à ce que le cœur et le foie d'un homme sacrifié avaient été incorporés à la poudre du projectile. Aussi, dès que I Seliksik atteignait sa cible, il n'arrêtait sa course qu'après avoir pénétré le cœur et le foie de la victime. Dans ces conditions, la blessure à la cuisse du général Michiels ne pouvait qu'être mortelle, et la défaite des Hollandais inévitable. Selon cette logique culturelle que Wiener excelle à déchiffrer, la fin de Klungkung, quelque soixante ans plus tard, ne pouvait signifier qu'une chose : la neutralisation de la magie royale. D'ailleurs, lorsque le roi sortit de son palais et fit face aux troupes coloniales, on le vit bien planter dans le sol une dague (ou une lance) connue pour sa puissance particulière. Mais, contre toute attente, rien ne se produisit et la terre refusa de s'entrouvrir pour engloutir les envahisseurs. I Seliksik, lui-même frappé d'impuissance, resta dans sa pochette. On sut plus tard que les armes magiques du roi avaient été, à l'insu de tous, souillées par de l'urine et, ainsi désacralisées, avaient perdu toute efficacité.

Ce livre, dont l'écriture est remarquablement maîtrisée, marque incontestablement une avancée dans la compréhension, encore insuffisante, de la royauté balinaise. Révéler l'importance de la dimension magique de cette forme de royauté, c'est aussi montrer les limites des interprétations « hindouisantes », inlassablement reprises dans les études balinaises, y compris par des anthropologues critiques de la tradition orientaliste. À titre comparatif, le lecteur familier des royautés hindouisées du Népal ne s'étonnera pas de découvrir des rois magiciens, mais bien plutôt de ce que, dans cette société réputée hindouisée, le roi n'est pas étroitement associé à une divinité hindoue dont il serait le premier dévot. Il reste que bien des zones d'ombre subsistent. Ainsi, qu'en était-il exactement des fonctions rituelles du roi et quelle signification donner au suicide royal ?

En outre, le talent narratif de Margaret Wiener ne suffit pas à compenser l'insuffisance des sources disponibles, en particulier balinaises, et l'histoire qu'elle reconstruit manque inévitablement d'épaisseur historiographique. La personnalité des acteurs balinais, leurs discussions à la suite des visites des émissaires hollandais, leurs appréciations de la menace représentée par une puissance européenne présente depuis longtemps dans l'île voisine de Java, les stratégies qui ont pu être envisagées, tout cela reste très largement inconnu. Ce qui émerge et que montre bien Wiener, principalement à partir des sources néerlandaises, c'est l'incompréhension de l'autre culture qui, comme elle devrait peut-être le souligner davantage, n'est pas moins massive chez les Balinais. À preuve l'insistance, lors des premiers contacts, pour que l'envoyé de Batavia s'assoie au pied du roi de Klungkung, ou le recours dans la correspondance à un niveau de langue utilisé pour s'adresser à un inférieur. Incompréhension fatale, puisque les Hollandais, peu désireux de conquérir une île dont ils n'espéraient tirer aucun profit, en vinrent à engager l'épreuve de force afin de laver les affronts qu'ils estimaient avoir subis.

Sachant que le genre « histoire anthropologique » est difficile à mettre en œuvre à Bali, Margaret Wiener a remarquablement réussi à relever le défi. Elle a su conjuguer avec doigté histoire et anthropologie et restituer avec suffisamment de complexité le sens, mais aussi la confusion, résultant de la mise en contact, ici souvent tragique, de deux cultures.

Jeannine Koubi et Josiane Massard-Vincent (dirs), *Enfants et sociétés d'Asie du Sud-Est*, Paris : Éditions L'Harmattan, 1995, 371 pages (broché).

Par Louis-Jacques Dorais

Université Laval

Dans cet ouvrage, Koubi et Massard-Vincent nous présentent seize textes inédits traitant de différents aspects de l'enfance en Asie du Sud-Est. Treize de ces textes sont en français et trois en anglais. Une conclusion (« Regards croisés ») signée par les deux directrices du volume fait la synthèse de ce que l'on connaît sur la "fabrication" de l'enfant, son modelage social, en Asie du Sud-Est.